

UN SAINT NATIONAL EN AUVERGNE

I

Les plus belles années de mon enfance se sont passées dans la petite ville de Saint-Germain-Lambron, en Auvergne. Le Lambronnais est une vallée circulaire formée par un lac desséché entouré de montagnes très-pittoresques. Il se recommande au touriste par son bourg fortifié de Mareugheol, que les habitants prononcent « Marieuyes », et par le château de Villeneuve, lourde bâtisse de la fin du quinzième siècle; aux philologues, il se recommande par sa bizarre façon de prononcer la lettre L. Prenons, par exemple, le mot « salat », salé. A Saint-Germain-Lambron, on prononce « savat », et à Marneyheol on dit « sagat »; mais il n'est venu à personne l'idée de dire « salat ».

Outre sa manière de prononcer les L, la ville de Saint-Germain-Lambron possédait un saint qui était tout particulièrement l'objet de mon admiration enfantine. Il était le plus bel ornement d'une église, ayant jadis appartenu au chapitre des comtes de Brioude, grands buveurs devant l'éternel. Aussi leur splendide collégiale romane de Saint-Julien avait-elle réservé une place des plus honorables, sinon la première, au patron national des buveurs et des Auvergnats, et il n'avait pas été oublié dans leur succursale de Saint-Germain-Lambron. L'église était moins belle, mais le saint tout aussi beau. Comme il y a fort longtemps que je n'ai vu celui de Brioude, je me contenterai de décrire son « alter ego » de Saint-Germain-Lambron.

Dans les deux églises et dans toutes celles où je l'ai rencontré, il occupe l'angle méridional de l'abside, à la droite du chœur. Son costume est exactement celui des habitants du pays, tant au point de vue de la forme que de la couleur. Brioude fait partie de l'ancien pays des « Helves », qui commence à Arvan, et « Helve » ou « Arvan » veut dire « rouge », « couleur de renard ». Dans le nord de l'Auvergne, où étaient établis les « Vernes » ou « Boruoniens », aujourd'hui habitants du Bourbonnais, le susdit saint porte la couleur « bourbonnienne », c'est-à-dire « bleu » et « blanc », et son nom indique qu'il appartient spécialement à cette partie du pays, car ce nom est saint Vernis. La réunion des « Arves » ou « Helves » et des « Vernes » formait la confédération ou cité des Arvennes. Saint Vernis ne dépasse pas la limite septentrionale des Helves; leur saint à eux est saint Paulien, dans lequel on reconnaît facilement le nom du dieu national des Helviens, Belenus (le Volcanus de l'autel des Nautes parisiens), qui a laissé son nom à un chef-lieu de canton et au château de Polignac, où l'on montre encore une tête gigantesque de cet ancêtre de la famille qui rendait des oracles.

Je n'ai jamais entendu parler de saint Paulien comme d'un saint qui se fit remarquer, mais il n'en est pas de même de saint Vernis, qui, depuis la suppression du chapitre des comtes de Brioude, est fort mal vu du clergé, à cause de sa tenue peu olympienne. Il est coiffé d'un chapeau de feutre, sa main droite est armée d'une serpe, sa main gauche tient une grappe de raisin, et à ses pieds est le « barrot » ou « barleu », petit barillet d'une contenance de 3 litres, qu'aucun de ses adorateurs ne manque jamais de vider dans sa journée.

Le clergé lui pardonnerait peut-être tout cet attirail bachique, s'il était dûment catalogué à Rome; mais c'est un saint dont les papiers ne sont nullement en règle, et la date de sa canonisation est plus que problématique. Il a été imposé à l'Eglise par des confréries de paysans, qui le promènent en procession à l'époque de l'équinoxe de printemps avec ou sans le concours des ministres du culte et arrosent cette promenade de libations si copieuses, que généralement le saint

rentre chez lui en titubant autant que ses porteurs. On lui fait donc une guerre sourde, mais sans trêve, et on ne laisse jamais passer l'occasion de le bannir des églises.

Il y eut, cependant, à Saint-Germain, un curé lettré, qui se nommait l'abbé Bayard et essaya de trouver une origine chrétienne au pauvre saint Vernis; j'ignore comment il s'y prit pour découvrir qu'on pouvait l'assimiler à saint Isidore, patron de l'agriculture. L'abbé Bayard avait été professeur de rhétorique au petit séminaire de Clermont; il ne se doutait point cependant qu'il défendait son éponyme, car Bayard n'est qu'une variante du nom des Bayernes du Bourbonnais qui ont colonisé la Bavière et lui ont laissé leur nom. Enfin, ses connaissances en latin n'allaient pas jusqu'à traduire le nom de « Vernicus », dont Ducange donne l'exacte signification. Un « vernicus », ou, en vieux français, un « vernix », est un serf ou esclave né sur le pays ou dans la maison. Ce mot, bien qu'il se trouve dans le latin, est d'origine scandinave ou celtique; il a pour radical le mot « Börn », né, d'où l'anglais et l'allemand « Bauer », « Countryman », « Landmann », « homme du pays », « paysan ».

Mais, en dehors de cette vague désignation d'indigène, il ne fournit pas d'indication bien précise sur l'origine des Birsasiens, car les anciens n'avaient point de noms nationaux, par la bonne raison qu'ils ne formaient point de corps de nation. Les dénominations de « Celtes » et de « Gaulois » sont d'invention romaine ou grecque; César le dit expressément pour les Gaulois.

Le nom de « Galli » ne se trouve nulle part en numismatique. Les Galli étaient les habitants des rives du Pô, rien de plus.

Il n'y avait donc ni race celtique ni race gallique en France; nos aïeux se désignaient entre eux, comme tous les autres peuples contemporains, par le nom qui, dans leur langue, signifiait « hommes » et « indigènes », et la fréquence des variantes de « pikar », « pihar », etc., permet de supposer qu'il équivalait à « autochtone », non-seulement dans l'Auvergne, mais dans toute l'étendue du pays, et « boii », boyar », etc., ré-

pond à l'anglais « boy », garçon ; « bauer », ouvrier, de « bauen », construire, travailler particulièrement aux mines, ce qui était, au dire de César, la principale occupation des Gaulois sédentaires, ou des classes laborieuses. Or, cette expression est particulièrement gothique.

L'histoire nous dit d'ailleurs que le pays a été occupé par des « Gètes » ou « Gaïses » peu de temps avant l'invasion de Sigovèse et de Bellovèse, et l'on y retrouve encore la rivière du « Goth », arrosant la commune de « Giat ». Parmi les chefs contemporains de Vercingétorix, trois personnages portent le titre de « Cingétorix (roi de la race ou des fils de Get), et ce nom lui-même entre en composition dans celui de Vercingétorix (roi des Vercs unis aux Gets). Quatre siècles plus tard, le pays fut envahi par d'autres Goths qui auraient pu y laisser des traces, mais c'était après l'ère chrétienne, et le nom de « Get » ou de « Giat » se trouve lié, en Auvergne, à tout un système de divisions cosmographiques du pays bien antérieur à la conquête romaine.

A ces Celtes, qu'on ne retrouve nulle part en corps de nation, il ne serait donc pas inutile de substituer des Goths qu'on retrouve partout, depuis l'Égypte, la Palestine et le Caucase, jusqu'aux rives de l'Atlantique, portant partout le même nom et partout soumis à une même division de castes, qu'on peut considérer comme leur étant toute spéciale, celle de la caste savante, « Ases » ou « Asirs », qui était nomade, et celle des artisans et des cultivateurs sédentaires, ou « Boii ».

Pour bien comprendre cet état social, il faut se transporter dans le Caucase, d'où il est peut-être venu, et où, en tout cas, il existe encore. Chez les Circassiens, le serf, ou fawcol, est sédentaire ; le pshik, ou propriétaire, est nomade ; il n'a pas de demeure et va s'établir tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses vassaux ; il y consomme sur place et en nature la part qu'il prélève sur les produits de la terre ; et, pour passer plus agréablement le temps, il invite tous ses amis. Quand un serf n'a plus rien, on va à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le propriétaire, échangeant le rôle d'amphitryon contre celui de simple convive, accompagne à son tour ses amis chez

leurs propres serfs et que la tournée soit achevée. Il est à remarquer que les nobles circassiens portent le même nom que les peuples primitifs de la Gaule.

Revenons maintenant aux Polignacs, dont le nom, contracté en celui de « polhac », sert encore à désigner les maires de village dans tous les pays du bas Danube. En breton, il a pris la forme de « belec », et se traduit par « curé ». En français, c'est le mot « bailli ». Il désigne un magistrat d'ordre plutôt civil que militaire, et il se donnait particulièrement à certains dignitaires de l'ordre du Temple, dont l'organisation rappelait à plus d'un titre celle de l'aristocratie à la fois guerrière, savante et financière des Polignacs ou Cinbelines gaulois (1).

Ils traduisaient ce titre en latin par « Apollinaris », qu'ils ajoutaient à leur nom de famille, et vivaient mêlés aux Gaulois descendants de Pluton, ou « Cingets » (2), qu'ils ne semblent pas avoir conquis, car c'étaient ces derniers qui fournissaient généralement les chefs spécialement militaires, ou « rix ». Il est même à supposer que, du temps de César, il n'y avait plus de spécialité de caste, car le personnage que nous connaissons sous le nom de « Vercingétorix » était certainement un fils de Belenus. Ses médailles ne laissent aucun doute à cet égard, et cependant il se fit proclamer rix des deux fractions de son clan, les « Vercs » et les « Getes ». Il est vrai que son père avait été brûlé pour l'avoir tenté avant lui.

Les fils de Belenus se distinguaient par l'absence de toute espèce de barbe, tandis que les « pichtes » portaient la moustache, qui est encore restée chez les Turcs un signe de vasselage. Les premiers ont laissé dans notre langue le mot de « valet », qui, selon Ducange, vient de « bailetus », et signifiait primitivement « précepteur », « pédagogue ». Il a conservé sa véritable prononciation dans l'auvergnat, qui dit « baylet », « petit bayle ».

Les fils de Belenus durent, en effet, s'introduire comme précepteurs chez les Gaulois sédentaires. Ils allaient primiti-

(1) « Ach », race ; « Çin », fils ; « Belen », de Belenus.

(2) « Çin », fils ; « Get », de Pluton.

vement de maison en maison, comme les descendants d'Esculape, les Asclépiades, qui parcourent encore la balle au dos les villages de la Crète, en criant : ἱατρικὰ καλὰ (bonnes médecines). Quand un client se présente, le médico-pharmaco-colporteur lui vend en même temps la consultation et le remède. Les Polignacs parcouraient de même les contrées qui s'étendent des Gaules à l'Asie Mineure, tout le long du Danube, conduisant des troupes de chevaux. Ces ancêtres des colporteurs et des commis voyageurs vendaient et achetaient de tout sur leur route, mais particulièrement des métaux bruts et ouvrés ; bref, ils étaient chaudronniers. A ce noble métier, ils joignaient la sorcellerie et l'instruction religieuse. De toute antiquité, ils ont dû être attirés vers l'Atlantique par ses gisements d'étain. Ils ont apporté avec eux le fer et l'acier (halub), qui a gardé le nom de leur divinité spéciale, le dieu de la canicule, adoré indifféremment sous la forme d'un animal de poil roux ou couleur d'or : le renard (ἄλωπος), la levrette (phénicien, halb) et le veau (anglais, calf). Ce dernier, sous le nom d'« Arvos », est le dieu principal de l'autel des nautes parisiens, et cette tradition survécut aussi bien aux Gaulois qu'aux Romains, car le nom et la couleur du dieu « Arvos » se maintinrent dans l'« oriflamme ». L'oriflamme représentait la « balie » ou l'autorité civile exercée par les Belecs gaulois. L'étendard populaire se nommait « beaucéan » ; il était noir et blanc ou bleu foncé et blanc, les couleurs de saint Georges, le saint laboureur.

Les fils de Belenus paraissent s'être emparés rapidement de tout le commerce et de toute l'industrie de la Gaule et s'y être créé une situation absolument semblable à celle des chevaliers romains, c'est-à-dire qu'ils étaient fermiers d'impôts et de péages et entrepreneurs de travaux industriels de toute sorte, mais plus particulièrement d'exploitations minières et de hauts fourneaux, qui avaient prodigieusement enrichi le pays.

Malheureusement pour eux, cette prospérité éveilla la cupidité des chevaliers romains, qui vinrent leur faire concurrence chez eux. Aussi toutes les révoltes gauloises commen-

çaient-elles par des massacres de chevaliers romains en quête de spéculations fructueuses. Les Polignacs étaient à la fois financiers et cavaliers comme eux. Ce fut cette rivalité, bien plus qu'un sentiment national, encore à naître, qui motiva le soulèvement dirigé par Vercingétorix. Quand on l'étudie avec attention dans les *Commentaires* de César, on voit que Vercingétorix était, par sa naissance et ses immenses richesses, l'un des chefs de l'ordre équestre et de la race de Belenus. Il fit de vains efforts pour entraîner la race ouvrière et les rix d'origine plutonienne ou gétique, qui, amollis par les richesses et craignant pour leurs biens, se conduisirent absolument comme les paysans de 1870.

Nous possédons des portraits très-exacts des races qui habitaient la Gaule à cette époque, parce que chaque fois qu'il s'établissait une confédération de chefs gaulois, tous ceux qui en faisaient partie avaient l'habitude de faire frapper des médailles commémoratives comme l'étaient toutes les monnaies de l'antiquité, et d'échanger ainsi leurs portraits. Aussi les fouilles d'Alésia ont mis au jour des collections toutes faites de tous les portraits de Vercingétorix et de ses principaux compagnons d'armes, enfouies par quelque chevalier gaulois qui tenait à frustrer la cupidité romaine de cette part de butin. L'habileté des graveurs gaulois de cette époque nous garantit la parfaite ressemblance de ces portraits, qui, pour Vercingétorix, ne s'élèvent pas à moins d'une douzaine de variantes.

Tels sont les traits généraux du « pouhier » ou indigène, et du « Royer » ou étranger, d'une part le « Beaucéan », de l'autre l'« oriflamme ».

Sous les rois carlovingiens, deux hérauts d'armes, représentaient, l'un les « pouhiers » et l'autre les « Royers », c'est-à-dire les Gaulois et les Francs (1), car ces derniers jouaient vis-à-vis des premiers le rôle des fils de Belenus, dont ils n'étaient du reste qu'un second ban ; ils venaient des mêmes contrées et, comme les fils de Belenus, ils se distinguaient des Saxons et

(1) Le héraut de l'oriflamme se nommait « Montjoie », l'autre « Beaucéan ».

des Goths par un trait tout à fait caractéristique, l'absence de saillie des pommettes, d'où résulte infailliblement un nez aquilin. Il est difficile aujourd'hui de reconnaître parmi nous les descendants des Francs, mais il n'en est pas de même en Autriche, où ils sont restés en corps de nation et se distinguent à première vue du Hongrois, du Slave, ou du Gaulois pouhier de Vienne.

Quant à la langue que parlaient les « pouhiers », il est difficile de dire ce qu'elle a pu être dans l'origine, car bien que la plupart des noms locaux du centre et du midi de la France entre les montagnes de l'Auvergne et les Pyrénées dénoncent infailliblement des adorateurs de Thor ou du dieu national des Goths, la couche gothique a certainement été précédée par plusieurs autres, et la parenté des Ibères avec les races aryennes est aujourd'hui assez solidement établie pour qu'on les considère généralement comme l'avant-garde de la race blanche qui s'est détachée la première des Ibères du Caucase sous le nom de « Ibal, Touvel, Ibères » ou « Teveres » ; la Bible nous a transmis la signification de ce nom, qui veut dire « ouvriers », et s'est conservé du reste sans altération aucune dans le nom de la seconde caste des Circassiens qui se nomment encore « Work » ou « Towels » et se compose exclusivement d'artisans libres ou de bourgeois.

Il est donc probable que le nom de saint Vernis et la classe des « pihar » ou « pouhier » sont plus anciens que la couche gothique de l'Auvergne et que la forme primitive du nom de ce saint est restée chez les Ibères, dans le nom de Bigorre, altération très-légère de celui de Bacchus Epicernas, ou l'échanson, patron-né des vignerons.

Le mot « bigorner » est cité par Ducange comme appartenant au dialecte arverne. L'italien a gardé le mot tout entier dans « imbriacone », qui s'est altéré en français dans « ivrogne », primitivement ambrogne : c'est justement le nom de saint Germain l'« ambron » ou l'« ambregon », saint Germain le buveur.

Je voulus savoir ce qu'était devenu celui qui était, à mes yeux, le plus bel ornement de l'église de Saint-Germain

Lambron et je demandai de ses nouvelles à l'un de mes cousins, qui me répondit ce qui suit :

Je voudrais avoir de bonnes nouvelles à te donner de ton saint favori. Hélas ! la vérité m'oblige à te confesser que c'est un saint qui n'est pas dans de beaux draps. Tu sais qu'il avait toujours été mal vu du clergé ; mais jusqu'ici les paysans avaient tenu bon. Malheureusement pour saint Vernis, les vignes ont gelé l'année dernière. C'était sa faute assurément, puisque sa procession avait été irréprochable. Cette année, les paysans sont venus le chercher comme de coutume ; comme de coutume, ils l'ont porté dans les vignes ; mais ce n'était pas pour lui faire des compliments. Il faut convenir, du reste, qu'elles ne lui faisaient pas honneur, ces pauvres vignes. Arrivés au milieu des pampres recroquevillés, on a fait halte. Alors les porteurs ont montré le poing au pauvre saint, en lui disant :

« Tro de sant, sant de ges, lou veses aquo qu'as facht ? Vatene, finian, voughen pus te portar (1). »

Là-dessus, on l'a ramené à l'église et livré à la discrétion du curé en lui déclarant que c'était décidément un saint, auquel on ne s'intéressait plus. Le curé a pris la balle au bond ; saint Vernis n'a pas été réintégré au coin sud de l'abside. Il a été remplacé par un Saint Joseph tout battant neuf et on l'a relégué avec les autres saints de rebut, dans le grand galetas de la tour du clocher.

Tout à toi, etc.

P. S. L'argent que les paysans réservaient pour sa fête a été consacré à un abonnement aux *Droits de l'homme*.

Pauvre saint Vernis, il avait résisté à vingt siècles de persécutions ecclésiastiques, et le voilà tué du coup par la libre pensée. Mais, heureusement pour les païens incorrigibles de mon espèce, je reçus de plusieurs autres de mes parents des nouvelles moins désastreuses du vieux patron des « pouhiers ». Dans nombre d'églises bien pensantes, il occupe toujours la place d'honneur, repeint de frais, redoré de neuf. Aussi partis-je d'un cœur léger pour le pèlerinage dont je vais donner le bref récit.

(1) « Rebut de saint, saint de rien, vois-tu ce que tu as fait ? nous ne voulons plus te porter. »

II

De Paris à Montluçon, mon voyage s'effectue entre quatre messieurs, lisant tous *le Figaro*, qui se seraient peu intéressés aux infortunes d'un saint paysan, bien que martyrisé par des libres penseurs. Aussi ne desserrai-je pas les dents.

De Montluçon à Gannat, un petit railway parcourt d'un train d'enfer un pays qui me rappelle beaucoup la Bulgarie. Les courbes y sont vertigineuses, et l'on roule d'un bord sur l'autre de façon à avoir le mal de mer.

Bien que Gannat fasse partie de l'ancienne Auvergne, la langue d'oïl y a toujours dominé. Cependant tous les habitants parlent également la langue d'oc, et le dialecte arverne se reconnaît à ses « tsadé » qui remplacent le « ch » français, et à sa manière de prononcer les finales en « sion » et « tion », qui est exactement celle de l'anglais. Les voyelles sont sourdes et aiguës comme celles du galicien et du portugais, on dit « keu-misheu » pour commission, « feunna » pour femme. Le vieux Noël ci-joint résume toutes les particularités de la prononciation de ce dialecte :

Boun Diu, tzandzaz deu plasha,	Bon Dieu, changez de place,
Veu seéz tro mau isheu.	Vous êtes trop mal ici.
Jeu z'ay euna bourasha,	Moi, j'ai une paillasse,
Eun lech é eun couisheu,	Un lit et un coussin,
Eun tour dé cardileyra,	Un tour de saucisses,
Euna boursaleyra,	Une bonne bourse,
Moun gobeheu,	Mon gobelet,
Deu vi din moun barleu.	Du vin dans mon barillet.

L'auvergnat n'est donc que du vieux français avec une prononciation locale, mais tellement locale, qu'il sonne à des oreilles françaises comme la plus étrangère des langues.

Ma première visite est naturellement pour l'église, dont le cœur seul appartient au style roman du onzième siècle, particulier à l'Auvergne du Nord ; le reste est d'un gothique médiocre.

A l'angle nord de l'extérieur de l'abside, je remarque un

merveilleux chapiteau roman de la plus fine exécution ; il représente une gueule immense dans laquelle disparaît un mort se rejetant en arrière et tendant à bout de bras un enfant dans un berceau, qui est sans doute le nouvel an ; de chaque côté deux anges prêts à le recevoir. Ici, commence donc le paganisme des anciennes confréries de francs-maçons auvergnats, car le mort ne peut pas être un Jonas. A l'intérieur on voit un homme nu et un chien terminé en queue de serpent ; de saint Vernis, point (1).

Sur la place je rencontre la bannière de Gannat arborée par une fanfare. Elle porte de un et quatre, d'argent à feuillis naturel, et de deux et trois d'azur au gant d'or. En langue d'oc « gannat » veut dire « ganté », ce sont donc des armes parlantes, le bleu et le blanc sont les couleurs de « Ganelon » ou « Candidus », seigneur de haute feuille. Je comprends alors que le chien s'allongeant en serpent sur le chapiteau de l'église est le lévrier ou le chien qui s'allonge, Ganneton et son maître Sornéou le dieu Thor, le matin et le soir (2). Je rentre dans l'église, qui doit contenir d'autres traces du paganisme local et des romans de chevalerie, ce qui est tout un, mais ce diable de Sornéan a tout obscurci. L'église de Gannat, bien qu'horriblement mutilée, est à revoir.

J'entre dans un bouchon, là j'entends résonner un dialecte qui m'est inconnu, je demande à l'un des interlocuteurs quel est son pays.

Il me répond qu'il est « Pion » et scieur de long de son état.

Voilà donc un de ces « pouhiers » que je suis venu chercher de si loin, je l'aurais embrassé. A l'aide de quelques verres de

(1) J'ai reconnu depuis que la gueule était celle de la « givre » ou « gare », vipère héraldique vomissant un enfant. Quand elle avale un géant, elle se nomme « Gare gant hue » ou « Gargantua ». La devise entière est « Gargantue chibré », « avale géant », « rend berceau », qui équivoque sur le nom de Gannat, en vieux français, « gant » et « géant ».

(2) Cette espèce de dragon à museau de levrette se retrouve sur beaucoup d'églises et remplace quelquefois l'aigle dans le blason de saint Jean, qui préside toujours au Nord.

vin, je le fais causer. Les « Pions » sont les habitants du district montagneux de la Palisse. La principale de leurs montagnes est le mont « Payroux », le mont des « Pouhiers », comme Gannat est la ville de « Candidus ». Ils n'y laissent monter aucun prêtre. Pourquoi ? Ils ne le savent plus, mais ils sont persuadés que ça leur attirerait toute espèce de calamités. Les marins ont le même préjugé.

La fille de l'auberge est un superbe type de « Pouhière », blonde, osseuse, grande, avec des pommettes superbement scandinaves. Décidément je n'ai pas perdu mon temps à Gannat.

De Gannat à Aigueperse, le paysage est fort insignifiant, il devient splendide à mesure qu'on s'approche de Clermont, et que se déroule le panorama des monts Dômes. Je descends à Clermont pour visiter Notre-Dame du Port. Les sculptures de la porte ouest sont d'un grand caractère, mais sans rien de païen. L'extérieur se distingue par ces mosaïques qui rappellent un habit d'Arlequin et sont particulières au roman arverne. C'est un cachet d'origine toute païenne et toute celtique. L'intérieur de l'église est obscur et sombre, rien à noter que la crypte, où l'on adore une de ces minuscules madones en bois noir qui représente la « Korigane », c'est-à-dire la fée paysanne.

Ces petites vierges noires, toutes plus miraculeuses les unes que les autres, sont très-multipliées en Auvergne, et généralement d'autant plus miraculeuses qu'elles sont plus laides.

La cathédrale de Clermont est un magnifique spécimen gothique du douzième siècle, tout à fait semblable à celle de Nicosie à Chypre ; il lui reste quelques statues d'un magnifique style, mais je n'y trouve rien à glaner.

Je ne suis pas plus heureux au musée de la ville. Peu ou point de numismatique locale ; quelques belles vierges gothiques, des vases de style grec et de couleur noire très-curieux, s'ils sont du pays, comme l'indique le livret, car ils annonceraient qu'un haut degré de luxe et de civilisation avait précédé la conquête romaine. Une superbe coupe grecque du cinquième siècle, avec le masque de la Destinée, une admirable œnochoé de même époque, trouvée dans la haute Dor-

dogne, un beau Callot, dont le Louvre ne possède aucune peinture. Une très-curieuse dédicace du temple de Mercure Dumias sur le puy de Dôme, par « Matutinus Victorinus Vasso ». « Matutinus » est la traduction exacte de l'auvergnat actuel « Doumassa », le vent du matin, et « vasso » est le breton gwaz, d'où « vassal », paysan. Ce Matutinus Vasso se nommait donc en gaulois Dumias, et devait être d'une de ces vieilles familles de Pouhiers qui faisaient tant d'opposition à celle de Belenus, dont était Vercingétorix.

Je me propose de demander un asile au musée de Clermont pour les saints Vernis détrônés par les *Droits de l'homme*. Ils en seraient certainement le plus bel ornement.

J'admire, en descendant du sixième étage où il perche, un superbe panorama de la Limagne.

De Clermont à Issoire, même route que de Montluçon à Gannat, mais avec le plus splendide des paysages.

L'église de cette ville est la plus belle et la plus élégante du style roman auvergnat. Son abside est ornée des douze signes du zodiaque parfaitement orientés, qui indiquent que, comme toutes ses pareilles, elle se complète d'un cadran solaire enregistrant tous les levers et les couchers du soleil, ce qui était d'une immense utilité avant la vulgarisation des horloges et des almanachs. Je note dans la nef des centaures tenant des pommes de pin, qui semblent être le monogramme des compagnies de francs-maçons de cette époque. Le centaure et la pomme de pin se lisent CENTVR LEVPIN, vulgairement saint Turlupin ou saint Turpin, en grec les centaures et les lapithès. Ce sont les noms de quatre dieux gallo-gothiques, ou du cycle de Thor, à savoir : « Can », le chien ; « Tur », le taureau ; « Leu », le loup, et « Pen », l'orfraie.

Issoire était ma dernière étape vers le sud. Quelques jours plus tard, je mariais mon neveu dans l'église de Varennes, sous la protection d'un magnifique Saint Vernis. J'étais témoin du marié ; mais, sachant que je n'aurais pas l'occasion de revoir l'église, je tirai un crayon à la hâte et croquai le bon Pouhier au grand scandale des dévotes. Hélas ! s'il n'avait pas été relégué dans le redoutable galetas du clocher, c'est

que l'église n'en possédait point ; mais il avait été parfaitement désorienté et juché au coin nord-ouest sur une espèce d'appentis, où le badigeon ne l'avait pas respecté non plus, car il était repeint en blanc des pieds à la tête, comme Pierrot, son descendant direct et légitime, le clown anglais (1).

Il n'en donne pas moins fidèlement le costume d'un « Brayaud » ou « Braccatus » arverne à la fin du seizième siècle. Ses couleurs sont celles de Gannat ou de Ganelon, brayes bleues, très-bouffantes, blouse ou casaque blanche. La blouse, en vieux français « bliau, bliaude », a été introduite, ainsi que les larges braies, par les Polignacs, qui les ont apportées avec eux de l'Asie Mineure. Ce vêtement a été longtemps réservé aux nobles et aux femmes. Les Goths ou Gavauds, d'Auvergne et d'ailleurs, portaient des vêtements serrés au corps et quadrillés comme celui d'Harlequin, qui dans les romans est le père du chevalier paysan Perceval le Gallois, sous le nom du chevalier « Bliaucadras » (à la blouse quadrillée). Il est ban-croche (auvergnat : Garrel ou Karrel) et c'est lui qui fournit au cycle carlovingien le personnage de Charles Magne (2). Les vases grecs et les monuments étrusques le représentent constamment avec ses vêtements serrés et bariolés, parsemés des innombrables yeux d'Argus ; car, de même que lui, il est espion et rémouleur ; c'est ce qu'indique son nom d'Argus, aiguiseur, en breton ARLEC'HOUEIN. Il est resté dans les traditions bretonnes sous la forme d'un monstre nocturne nommé HURLINC, en français « cauchemar », qui poursuit les femmes la nuit et en abuse. Il se nomme aussi « Magon », qui signifie également « boiteux », et joue le même rôle de suborneur dans les cycles chevaleresques armoricains.

C'est en effet le représentant du serpent qui séduisit Ève et dont il a conservé les vêtements bigarrés et les formes onduleuses. Depuis le commencement des siècles, il est décapité et Pierrot pendu. Quant à Polichinelle, il représente le dieu

(1) « Clown », paysan.

(2) « Garrel magon », c'est un pléonasme, car ces deux mots signifient également « boiteux ».

« Baligan » (1), ou le Polignac, c'est-à-dire la caste chevaleresque, et il en porte toujours le costume et les couleurs auxquelles il doit son nom.

Quelques jours plus tard, on me signale un autre saint Vernis dans la commune de Sauvagnat. Celui-ci porte une casaque blanche, sans boutons, serrée à la taille par une large ceinture de cuir. Ses braies sont d'un gris ardoisé foncé, qui complète les couleurs du « beau céan » ou de l'étendard des Pouhiers. Il n'a pas l'air humble et malheureux du précédent, car il date du règne de Louis XVI, et depuis deux siècles la condition du paysan s'est singulièrement améliorée. Ce bonhomme campé si fièrement annonce la Révolution française qui doit lui donner la royauté de la terre. Je reviendrai plus tard sur le sarment, le barleu et la serpe, qui sont ses invariables attributs.

A quelques kilomètres de Sauvagnat, dans une église de l'ordre de Malte, se trouve une superbe madone en cuivre repoussé, de la fin du quatorzième siècle. Elle est surtout remarquable par les émaux d'un merveilleux travail qui ornent son trône et représentent saint Pierre et saint Paul. Une longue inscription en lettres onciales fait savoir que c'est un don du prieur Hodo de Montagut. On en a offert 60000 francs à la paroisse, de sorte que le pauvre curé a toujours peur qu'on la lui vole et n'en dort plus.

Je reprends mon pèlerinage vers le nord pour m'arrêter à Riom, ma dernière étape au retour. Il n'est pas de ville qui ressemble plus à une cité de la Romagne ou de l'Emilie. Les rues se coupent à angle droit, avec un beau beffroi au centre et tout près la maison des Consuls, remarquable par ses capricieuses sculptures de la Renaissance.

Je m'informe du musée ; il possède la carabine de Mandrin, relique judiciaire, ce n'est pas mon affaire. L'église romane de Saint-Amable a été retouchée désagréablement ; son arlequinage extérieur est en partie peint ; elle n'a de remarquable

(1) Volcanus, le dieu de la flamme, représenté par les couleurs jaune et rouge.

que les merveilleuses arcades de son transept, et à l'angle sud-est, une quantité de dalles portant une serpe, qui annoncent une confrérie de Saint-Vernis, mais le saint lui-même a disparu. Je remarque que chaque dalle est ornée de l'outil de la profession du défunt, une pioche pour les pionniers, une aune pour les marchands, etc.; décidément le goût des hiéroglyphes s'est conservé longtemps à Riom.

L'église gothique du Marthuret possède trois objets d'art d'une inestimable valeur et de la même époque, la fin du quinzième siècle : deux vitraux dont l'un représente deux anges et l'autre l'Annonciation, et enfin Notre-Dame du Mathuret placée à la porte de l'ouest, comme dans toutes les églises gothiques. Depuis six siècles, il existe à Riom une école de tailleurs de pierre qui, du onzième siècle au seizième, a produit des œuvres merveilleuses, dont la plus belle est la vierge du Mathuret.

Ce chef-d'œuvre, anonyme et inconnu hors de l'Auvergne, dépasse de bien loin les Lucca della Robbia et les Donatello. La Vierge et le Bambino se sourient avec une grâce qui est en même temps pleine d'énergie; la draperie est traitée avec une ampleur superbe.

On l'a tant admirée depuis que la photographie l'a popularisée dans le pays, que le curé des Marthurets partageait toutes les transes de son collègue de la Sauvagnat, et, de peur qu'on ne lui enlevât sa belle madone, il l'avait fait encercler d'une espèce de carcan de fer de l'effet le plus disgracieux. On a fini par découvrir que cette svelte figure, pesant au moins un millier de kilogrammes, n'est pas si facile à déplacer, et on l'a débarrassée de ses fers.

Mozat, bien que formant une commune distincte de la ville de Riom, n'en est réellement qu'un faubourg, célèbre par une abbaye dont l'orthodoxie a toujours passé pour douteuse.

Elle fut fondée, dit-on, au septième siècle par un saint Calminius, « dux Arvernus », dit le jésuite Heuschen, et saint problématique, bien que ses reliques soient enfermées à Mozat dans une superbe châsse byzantine. Il avait pour amie sainte Namadia, homonyme de la patronne gauloise de Nemetodo-

rum ou Nanterre. « Nemet » veut dire « bois » et Calminius, ou « main calme », était le nom gaulois du dieu des festins, Attila ou Salomon, dont le radical se retrouve dans le nom de la rivière voisine, la « Sioule », qui correspond au « Siloe » hébreu et veut dire, comme lui, « calme ». C'est la limite orientale du pays de Giat, borné à l'ouest par la rivière du « Goth » et par le « Cher » (1).

Ce pays a toujours passé pour un foyer de paganisme rustique, et bien après le douzième siècle, on y adorait encore les arbres et les fontaines; de plus, l'abbaye de Mozat se trouve dans le voisinage immédiat des carrières de Volvic, lesquelles ont toujours été le siège de confréries de francs-maçons.

On se rend à Mozat par une large avenue ornée de fontaines qui ne manquent pas d'une certaine originalité; la Renaissance fut encore vigoureuse dans ce merveilleux pays, mais rien de plus vulgaire que les produits de l'école de Volvic moderne.

Heureusement c'est jour de marché et l'on peut étudier sur nature les Vergues et les Getes. Les femmes de Giat ont le type scythique bien prononcé : nez retroussé, gros sourcils noirs et pommettes saillantes; elles sont grandes et osseuses, et leur coiffe s'arrondit autour de leur tête comme le turban cylindrique des Druses. Des femmes de la Tour-d'Auvergne, des plaideuses selon toute apparence, portent un voile noir drapé dans un large cercle de cuivre, nommé « serramalis », qui rappelle leur communauté d'origine avec les Frisonnes. Les filles de la haute Dordogne ont le type busqué, les yeux obliques et les cheveux blonds des Valaques, colonies gauloises mêlées plus tard de légionnaires romains qui ont conservé leurs deux noms primitifs de Gaulois et de Romains; elles sont plus sveltes et plus délicates que les Getes et les Vergues. Dans mon enfance, j'ai vu les vieilles femmes du pays de Vercingétorix porter encore la coiffe rouge ou aurore aux couleurs de Belenus. Les « Brayaudes », ou femmes de la

(1) En sanscrit, « Hara », main et voleur; grec, χεῖρ.

plaine, sont grandes et osseuses comme les « Gavaudes » de Giat, mais avec un type scythe moins prononcé. Les nez aquilins ne manquent pas ; les traits sont durs, mais sculpturaux, ainsi que les formes roides de ces paysannes, qui semblent descendues d'une niche de cathédrale, tant leur costume est resté archaïque. Leur robe est le « barthomieu » ou « imbarthomieu », « habit d'Imbert ». Le barthomieu est tout simplement une robe à queue retroussée tantôt en dessus, tantôt en dessous et dont les manches sont bridées de bandes de velours et de bouffants de couleur voyante, comme les costumes du quinzième siècle. La coiffe blanche est à barbes pendantes, ce qui fait qu'on distingue au premier coup d'œil une Gavaude aux barbes enroulées d'une Brayaude aux barbes déroulées. C'est une distinction païenne qui a survécu à seize siècles de christianisme.

Je rencontre une ou deux femmes de gentilshommes campagnards qui ont conservé le costume suranné abandonné par toutes les nouvelles enrichies. Leur coiffe, ornée de fines dentelles, est d'une suprême élégance et devait leur aller à ravir... il y a quarante ans. Quant aux « Brayauds » de Saint-Bonnet restés fidèles à leurs larges culottes depuis Vercingétorix, ils n'étaient pas rares il y a une dizaine d'années, mais ils ont complètement disparu, et il ne reste plus que leurs couleurs blanc et bleu conservées par leurs descendants bavares.

Toutes les femmes que je rencontre sont sèches comme des poutres ; pas une rondeur, sauf quelques goîtres qui se montrent encore de temps en temps chez les Brayaudes. Autrefois ils pullulaient, parce qu'un singulier préjugé interdisait le vin aux femmes dans un pays où les hommes en boivent en moyenne trois litres par jour ; mais les femmes ont fini par réclamer leur part du précieux « barleu », et les goîtres ont été mis en fuite par Bacchus, ce qui est assurément une des plus belles et glorieuses victoires qu'il ait jamais remportées sous le nom de saint Vernis.

Je quitte cette foule pittoresque et bigarrée, se détachant sur un des plus riches paysages que je connaisse, pour gagner l'église à travers les ruelles biscornues du vieux village.

Bien que classée parmi les monuments historiques, elle est très-mal entretenue et a horriblement souffert extérieurement du vandalisme monacal, qui a successivement exhaussé le chœur, pour le déshonorer par des œils-de-bœuf du dix-huitième siècle et obstrué une magnifique arcade du portail nord, du plus fin style, en plein cintre, par une lourde applique de lave de Volvic, dont la teinte ardoisée détonne avec le beau calcaire jaune clair du reste de l'édifice.

A la porte est une croix gothique entourée d'inscriptions que la mousse a rendues illisibles; les faces est, ouest et sud se trouvent enclavées dans le jardin du presbytère; un save-tier m'y fait pénétrer. Le cloître est cultivé par un pépiniériste de Riom. Je remarque plusieurs portes ornées de blasons d'abbés, dont l'un, de trèfle entre deux têtes d'âne très-spirituellement traitées; c'est une préface aux charges grotesques que nous trouvons à l'intérieur.

Le portail sud est surmonté d'une madone du plus merveilleux style du onzième siècle, flanquée de deux séries d'abbés cornuliers (porte-mitres) on ne peut plus sérieux. Qui se douterait que l'un d'eux, dom Charles Daval, a signé les bouffonneries de la nef ?

Je sors du jardin pour rentrer par la porte du nord, la seule qui soit ouverte au public, et je suis tout surpris de la grivoiserie d'ornementation de la plupart des chapiteaux. D'abord on y retrouve les centaures de l'église d'Issoire, avec leur pomme de pin. C'est, en quelque sorte, le monogramme des architectes romans de l'Auvergne. Mais les centaures ne sont que médiocrement païens auprès de tout un sabbat d'hommes chevauchant sur des boucs ou des poissons, de griffons ou de semis de têtes de femme, charmantes du reste, sur des feuillages d'acanthé et de choux.

Il est cependant évident que cette ornementation se compose de rébus; je viens de consacrer six mois à déchiffrer ceux du musée Campana, et je constate avec étonnement que le premier chapiteau du pilier nord-ouest porte deux griffons de chaque côté d'un calice. Dans la numismatique grecque, une coupe ou un calice se lit toujours *ρύσις* ou *ρύων*, l'« écoulement »

ou la « délivrance », ce qui est le nom de la ville de Riom (1). Mais les architectes du onzième siècle devaient faire des rébus dans leur langue. On lit alors « Leupenna Rion les Mozat », calice caché entre deux « loups ailés ». Riom les Mozat, c'est le nom des deux localités; quant à « Leupenna » ou « Lupita », Bollandus la donne comme sœur de saint Germain, qui fonda un monastère dans l'île de Man avec son neveu, saint Romulus, et la même Lupa ou Lupita fut la nourrice de Romulus, qui fonda Rome. Bollandus a recueilli, en effet, une foule de miracles qui sont des souvenirs évidents de tous les paganismes locaux et particulièrement des traditions celtiques et gauloises. En poursuivant l'examen des chapiteaux de Mozat, je puis me convaincre qu'ils se rapportent à une légende très-peu orthodoxe du patron des Gaules, saint Germain, qui fut le dieu de tous les Gaulois d'origine gothique avant d'être canonisé sous tant de noms locaux, qu'il est impossible d'en compter le nombre. Il y en a une demi-douzaine rien qu'en Auvergne : Saint-Germain des Fossés, Saint-Germain-l'Herm, Saint-Germain-Lambron, saint Herem, Hermant, etc. Mais celui dont il s'agit ici est saint Germain-Bigornan ou Vernix, le saint paysan dont j'ai entrepris la monographie.

Saint Germain-Bigornan, ou « bouche portant des moustaches », est représenté par une tête sans bras, mais ornée de moustaches, « gornan » ou « gornon » en vieux français, qui se fait d'autant plus remarquer, qu'au onzième siècle personne n'en portait. C'est donc un rébus à l'aide duquel on transcrit son vieux nom grec d'« epicernas », abréviation d'« Ibicrenoschos, qui invoque le salut du sarment » ou du « charmant », car c'est l'ancienne orthographe de ce mot. Les chapiteaux de l'église de Mosat contiennent tout un poème en rébus.

Mais avant d'aller plus loin, je dois emprunter, au *Dictionnaire* de Littré, une définition de ce genre d'écriture : « Sur toutes les folâtres inventions du temps passé, disait Desaccords, on avait inventé une façon de deviser par seules peintures,

(1) Le calice représente, dans l'art grec, la source de vie et de mort; gardé par ce griffon, ou Lycaète, crépuscule de la vie nouvelle.

qu'on voulait appeler des rébus de Picardie, car en rébus de Picardie, ajoutait Marot, une « faux » avec une « étrille » et un « veau », cela fait « étrille Fauveau ». Ceux de la ville d'Arras, en Picardie, dit enfin Brantôme, ont été de grands causeurs de tout temps, et font des rencontres de mots qu'on appelle des « rébus d'Arras ».

Ainsi, le rébus était considéré comme une invention picarde (1), mais ce nom de « picard », ou « pohier », correspond, comme nous l'avons vu, à celui d'« autochthone, et il y avait des Picards partout. Tout ce qu'il nous reste de monuments gaulois, et notamment les autels des nautes parisiens, sont en rébus ; toutes les numismatiques autonomes de l'antiquité sont en rébus, tout l'art grec est en rébus, et tout l'art égyptien l'est également. Le rébus n'a pas précédé l'écriture, mais il apparaît au second âge de tout art original, dès qu'il s'est formé des artistes assez habiles pour imiter les objets avec une fidélité qui permette de les reconnaître sans difficulté.

Aussi le rébus est-il l'écriture particulière au onzième siècle. Quand l'art est en pleine maturité, il abandonne le rébus pour la charade. Littré définit très-mal ce mot, qu'il croit du dix-huitième siècle, et qu'il fait venir de « charrette » ! Ducange, au contraire, en donne une explication complète, qui le fait remonter à une très-haute antiquité. On nommait « carajes » ou « caraies », de *χαράγμα* (dessin, grimoire), des sorciers usant de caractères mystiques. Odon de Cluny parle, dans la *Vie de saint Géraud d'Aurillac* (un saint auvergnat, par parenthèse), « des voleurs, des faux témoins, de tous ceux qui font des vœux à des arbres ou à des fontaines, ou de tous ceux qui se sont rendus coupables de « charades » pour eux et pour les autres ». Plus tard la charade devint ce qu'elle est encore, « *caragium est in ludis quando proverbia dicuntur* ». Une charade est un proverbe qu'on met en action.

(1) Les auteurs de cette époque ne connaissaient point les peintures chrétiennes des catacombes, dont le caractère hiéroglyphique n'est pas contesté. Ainsi la Vierge Marie y est représentée avec d'énormes « mains », parce que, en vieux dorique et en étrusque, « mare » veut dire « main », etc.

Le portail central de Notre-Dame est décoré des statues des douze apôtres, au-dessous desquels figurent douze personnages portant des écussons en rébus, car le blason n'est pas autre chose. Au-dessous de ces douze personnages blasonnés sont douze petits tableaux de charades et de proverbes en action, tels que ceux-ci : « Amont la goëse, Choient pô au let pierre en noise ». La goëse est un terme de blason qui veut dire « une boule rouge » ; le reste se devine aisément. Un « pot au lait et une pierre » se lisent « Paul et Pierre ». Un autre représente Roland séant (assis) et un lapin faisant fuir un homme d'armes. « Roland séant, lapin fait fuir vaillant. » Nos tableaux modernes, l'art grec à son apogée sont des charades ; les chapiteaux illustrés de Mozat et de toutes les églises romanes d'Auvergne sont des rébus ou des hiéroglyphes ; c'est-à-dire des signes qu'il faut lire phonétiquement, sans s'inquiéter de ce qu'ils expriment isolément ; c'est leur ensemble qui donne la pensée de l'auteur.

Je ne connais la franc-maçonnerie moderne que par le poème de *la Reine de Saba*, de Gérard de Nerval ; mais je suis certain, pour l'avoir vérifié de mes propres yeux, que les francs-maçons du moyen âge, qui ont bâti toutes les églises de Palestine, y sont arrivés à la suite des croisés, avec des doctrines toutes formées, et que si eux et les Templiers se sont trouvés en communauté de dogmes et d'organisation avec les druses du khalife Hakem, c'est qu'ils avaient conservé avec une égale pureté les vieilles traditions du paganisme.

Les divinités des païens des bords de la Sioule sont « Herem » ou « Germain » et « Chalmain » ; celles des druses, « Hiram » et « Salomon » ; mais « Herem » et « Chalmain » sont des « dieux » essentiellement locaux ; ceux des rivières du Cher et de la Sioule, et de tous les dolmens gaulois, qui étaient toujours situés dans le voisinage des sources, comme le constate l'amiral Fleuriot de Langle dans sa savante étude sur les monuments mégalithiques. Toutes les pierres debout sont des « hirmen » (pierre dressée) ; la pierre assise du dolmen, celle qui se fait porter, se nomme « saul » (la table). L'ensemble est la divinité gauloise et germaine d'Irmin

Sul, qui est représentée aussi par le tronc d'un arbre, « hermen », et son feuillage, « saul ». C'est sous cette dernière forme qu'il figure comme divinité principale sur l'autel du musée de Cluny.

Les anciens Gaulois adoraient donc l'arbre ou le dolmen. Les pierres debout ou le tronc représentaient les pauvres, les déshérités, les manœuvres, ceux qui n'avaient que leurs mains, en gaulois « heremani » ou « germani », et le feuillage correspondait aux gens de « main calme », qui vivaient sans rien faire (1).

Le nom d'« herman » ou de « german » (2) n'est donc pas d'origine franque; il a précédé les émigrations des Polignacs, et il est un reste de l'idiome gothique, parlé par les premiers colons du pays; car le « sans bras » ou le « manchot » (3) est le nom scandinave du reptile « gorm », qu'il soit « ver, limace, chenille » ou « serpent ». Mais en Auvergne, le héros de cette singulière épopée, l'ennemi du feuillage, représentant de l'aristocratie et de la fainéantise, c'est le « perceval » ou « escargot ».

Les quatre angles de la nef de Mozat sont les quatre stations de la grandeur et de la décadence du ver ou de la limace, à savoir : Mont-Espinal, Mont-Alban, Mont-Folhis et Mont-Jolis, nord-ouest, nord-est, sud-est et sud-ouest.

L'ennemi de l'escargot voyageur est le renard, seigneur de Mont-Alban. Le souvenir de leur rivalité s'est conservé jusqu'à nos jours, et j'ai entendu célébrer tout dernièrement la victoire de l'escargot sur le « rinal ». Voici comment se raconte cette légende de l'âge des animaux :

« Un renard et une limace voulaient aller à la foire de Saint-Germain-l'Herm.

« Bah ! dit le renard, tu n'arriveras jamais.

— J'arriverai avant toi, dit la limace.

— Parions.

(1) Ducange, *Glossaire de la basse latinité*, « Heremani ».

(2) Sanscrit, « hara », main, voleur, *चैप*. Chiron.

(3) Char, couper. « Char-main » signifie à la fois « main qui coupe » et « main coupée », coupe-main. Le nom de l'amant d'Angélique, Médor, en est l'exacte traduction.

— Tenu. »

Le renard part d'un train d'enfer.

« Me suis-tu ? dit-il en se retournant au bout d'une heure.

— Je suis devant, répond la limace. Cours toujours.

— Diantre ! dit le renard, cette limace a de fameuses jambes. Il faut se dépêcher, » et il repart comme une flèche.

Au bout d'une heure, il se retourne encore.

« Cours, dit la limace, je suis encore devant. »

Ce manège se renouvelle douze fois. A minuit, le renard essoufflé se trouve à la porte de Saint-Germain-l'Herm.

« Me suis-tu ? dit-il une dernière fois en se retournant et cherchant partout son compétiteur.

— Où me cherches-tu ? répond la limace, qui a fait tout le voyage attachée à sa longue queue et profité de son mouvement pour descendre. Je suis devant et non derrière. Tu as perdu ton pari. »

La limace n'est autre que saint Germain l'Herm en personne, et le renard berné représente Salomon (1).

C'est de cette fable que sont sortis tous les personnages éminemment nationaux du cycle chevaleresque de Charlemagne dont les noms figurent sur les chapiteaux de l'église de Mozat, un siècle avant l'apparition des fameuses chroniques de Turpin ou Tilpin, le légendaire archevêque de Mayence.

Celui des églises romanes d'Auvergne est le centaure, tantôt vainqueur du lapithe, et tantôt vaincu par lui. Tous deux affectent les formes les plus diverses. Le centaure répond à la fois aux dieux Thor et Odin. Il est tantôt tilleul, tantôt chêne, tantôt pourceau et tantôt chapon. Son adversaire est un ver de bois, un limaçon, un loup, un lapin ou un chat, mais toujours un animal d'espèce vile, qui périt, à son tour, étranglé par le dieu Thor sous la forme d'un lévrier ou d'un renard.

Cette théorie d'animaux constitue un zodiaque de onze personnages ou stations solaires, dans lequel le renard répond

(1) Cette fable est la contre-partie de la légende norvégienne du ver de Bruyère tué par Ragnard ; les noms sont les mêmes. (Voir, *Revue Britannique*, DU CULTE DES ANIMAUX EN NORVÈGE.)

aux deux équinoxes. Le vice-amiral de Langle a démontré que les onze lignes de pierres de Carnac étaient orientées de façon à enregistrer les levers et couchers de soleil d'un cycle divisé en onze parties comme celui des Rudras. Le portail nord-ouest de Notre-Dame de Paris est orné également d'un zodiaque de dix stations, qui sont : les poissons, le bélier, le taureau, les gémeaux, le léopard, l'écrevisse, la vierge, Roland ou Sornéau, un arbre ou Odin, et une femme des bois, Gérontia, mère de sainte Geneviève (1). Le onzième mois est Germain, représenté par une nacelle ou « germe ». Germain veut dire aussi agneau.

Voici les onze stations solaires du cycle de Mozat, donnant la situation astronomique des principaux personnages du cycle de Charlemagne tel qu'il existait dans la tradition gauloise primitive :

Novembre-décembre.	1. Ganelon,		griffon, sagittaire.
Décembre-janvier.	2. Bigernon,	Médor,	limaçon, capricorne.
Janvier-février.	3. Egledon,	Eglantine,	aigle, verseau.
Février-mars.	4. Rinal,		renard, poissons.
Mars-avril.	5. Germain,		agneau, bélier.
Avril-mai.	6. Tilpin,		taureau, taureau.
Mai-juin.	7. Calmain Garrel,	Charlemagne,	tortue, gémeaux.
Juin-juillet.	8. Gaultié,	Odin,	pore, cancer.
Juillet-août.	9. Orlans,	le dieu Thor,	lion, lion.
Août-septembre.	10. Rinal Couart,		renard, Vierge.
Septembre-octobre.	11. Leupen,	Angélique,	louve, balance.
Octobre-novembre.	12. Perceval,		ver, scorpion.

La version de la chanson de Roland adoptée par les chevaliers a fait de tous les dieux des jours les plus courts de l'année autant de Sarrasins. Les francs-maçons de Mozat et d'ailleurs, qui appartenaient au parti des Lapithes ou Leupins (2), célébraient, au contraire, la défaite des centaures ou de l'aristocratie, représentée par « Calmain Garrel », le fainéant

(1) Son nom veut dire « mâchoire » et « soufflet », aussi elle devient aveugle pour avoir donné un « soufflet » à sa fille. C'est elle qui, sous la figure d'une mâchoire gigantesque, avale son mari, le géant Sornéan, sur le chapiteau de Gannat.

(2) Si je ne me trompe, les « louveteaux » forment encore le premier degré de la hiérarchie maçonnique.

boiteux, ou Charlemagne. Il répond au signe de la tortue, qui a dû probablement former la première jarre à saumure, mais la « jarle » ou le « garleu », qui est devenu le « gallon » des Anglais, est un cuvier de bois ou un barillet à mettre le vin, tel que le portent encore les cantinières. On sait que « jarl » est le nom scandinave et cymrique du propriétaire foncier, ou gentilhomme de chou (Krautjunker). C'est dans ce récipient qu'on enferme Odin, sous la forme d'un pourceau ou d'un chou coupé en morceaux par le Leupin. De la fermentation du corps d'Odin naît un ver, qui est précipité sur des épines et recommence péniblement le cercle solaire. C'est le ver vainqueur, le « sans bras », le « germe » de la nouvelle année, le grand architecte de tout ce qui est, le Demiurge (1).

Comme exemple des rébus de Mozat, le chapiteau consacré à Orlans (Roland) peut donner la plus juste idée de ce mode de « deviser par seule peinture »; il se décrit en français :

Lance d'or, preux du haut feuillis,
Le preux d'en bas coupe des raisins.

Le texte en langue d'oc est :

Orlans, prò d'alt folhis,
Prò daval Charrasis.

Ce qui doit se traduire :

Orlans, sire de haute feuille,
Abat force Sarrasins.

Tel était le sujet primitif des « caroles » ou pantomimes de Noël, restées si populaires en Angleterre. Pierrot ou le clown y représentait le personnage manchot; Harlequin a conservé les jambes bancroches et le « bliau cadrat » ou justaucorps quadrillé des anciens « jarls », ou gentilshommes de chou.

Quant aux statuettes de saint Vernis, elles résument, sous une forme plus archaïque encore, le naturalisme cosmogra-

(1) Ce rajeunissement par le découpage est commun à tous les peuples anciens. Il fait le principal objet du « Rituel funéraire » égyptien.

phique de nos pères. L'homme avec sa casaque blanche est le « bauer » ou le « pierrot » revêtu du costume du clown britannique; la main qui tient la serpe est la « main ouvrière » (chairmain); celle qui tient la grappe, la « main calme » (Calmin ou Salomon), et le « barleu » ou « garleu » qui gît à ses pieds représente le dieu de la richesse, « Charles », le squire du village.

G. D'ORCET.

P.-S. J'ai voulu voir ce qui pouvait rester de cette langue « imagée » dans l'imagerie moderne, et j'ai constaté que si elle n'est plus comprise, les traditions n'en sont pas moins exactement suivies. Un bouquet, un agneau et un costume de paysanne sont toujours le triple blason de Sainte-Germaine, qui, comme divinité gauloise et héroïne de légendes, est la « tendre Herminie » du Tasse, la Bergère.

G. D.